

## **De « notre » mémoire à « leur » histoire : les métamorphoses du Palais des colonies**

La mémoire demeure toujours cette vieille dame mère des muses qui aime à se nicher dans les murs des vieux palais. Elle se manifeste essentiellement en images, qu'elle se plaît à faire voyager à travers le temps, remontant parfois à la surface du présent pour devenir visibles, puis disparaissant dans l'oubli et revenant visiter les vivants. Ainsi de suite. Si le projet de l'histoire est maîtrisé, la venue de la mémoire est surprise.

Monter depuis la station de métro parisienne de la Porte dorée vers le Palais des colonies, ex-Musée permanent des colonies, ex-Musée de la France d'Outre-Mer, ex-Musée des arts africains et océaniques, ex... et bientôt Cité nationale de l'histoire de l'immigration, c'est aller au-devant d'une traversée de la mémoire coloniale en son épicentre. Disons le mot : son sanctuaire. N'est-elle pas anachronique, la haute et incroyable figure guerrière en bronze doré appelée *La France colonisatrice* – dite parfois *La France civilisatrice* – qui se dresse au-dessus de la cascade vers le bois de Vincennes ? Si vous vous retournez avant d'accéder au palais, vous apercevez, mutilé par un attentat en 1983, mais reconstitué contre l'oubli, le monument au commandant Marchand. Que raconte-t-il aux générations qui passent ? L'affront de Fachoda en 1898, Lord Kitchener, les sources du Nil, etc. Qui s'en souvient ? Le bloc de ciment et le bas-relief de bronze, oui.

De face, le bâtiment vous apparaît dans toute sa beauté minérale, granitée, monumentale, distillant l'incomparable sensation physique donnée par l'architecture du « retour à l'ordre » des années 1930, dans l'usage encore pionnier du béton armé, précédé de palmiers vraisemblablement choisis d'une espèce naine afin de renforcer sa monumentalité. Bâtiment aujourd'hui négligé, d'allure étriquée malgré les bassins à l'image des océans qui baignaient les quatre parties de l'empire, fané, le gravier mal égalisé, les deux mâts des trois couleurs piquetés de rouille, les macarons marqués RF ternis, une bâtisse fatiguée, comme déplacée, jaillie d'un temps révolu et venue d'un espace aujourd'hui bel et bien mort.

### **Hommage des richesses**

Et pourtant. Avant d'entrer, admirez le tableau minéral qui déploie sur toute l'étendue de la façade ses visions en bas-relief, ordonnées de part et d'autre de la figure de géante maternelle qui s'élève au-dessus de la porte d'entrée, la France, la République accompagnée de la Paix et de la Liberté, mais aussi de Pomone et de Cérès échappées du fonds antique : à gauche voici l'Afrique, toujours « primitive », à droite l'Asie, toujours « raffinée », un tableau minéral où se reconnaissent les villes portuaires aux noms sculptés Le Havre, Bordeaux, Marseille la porte de l'Orient, des hommes et des femmes au travail, des navires en route, des fragments d'inventaires de matières premières, plomb, cuivre, arachide, caoutchouc, dans une nature exubérante où se distinguent un troupeau d'éléphants au galop, les grâciles antilopes, les zébus placides, les crocodiles, les poissons, un tigre enserré par un python, des oiseaux, des

listes de noms de pays... Soyez féconds, avait-Il dit, multipliez, emplissez la terre... Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains... Tout ce qui se meurt et possède la vie vous servira de nourriture, je vous donne tout cela au même titre que la verdure des plantes... Pour vous, soyez féconds, multipliez, pullulez sur la terre et la dominez... Alors c'est ce qu'ils firent.

Passée la porte d'entrée, dans l'assurance que procure la symétrie, à votre gauche vos pas vous portent vers le « Salon du ministre », car le serviteur de l'État en charge des colonies avait ici son pied-à-terre à la manière des antiques palais de la royauté pourvus d'une « aile des ministres ». Au mur circulaire se déroule la fresque sur le thème de *L'apport de l'Afrique à la France*, où se découvrent le Prophète et l'archange Gabriel, mais aussi Apollon et sa lyre charmant les plantes, les animaux et les villageois africains, accompagnée d'une immense muse noire – une Clio africaine, qui sait ? – sur fond de Pégase et des cités de Djenné et de Tombouctou.

À votre droite, vos pas vous portent vers le « Salon Lyautey », sur le thème de *L'apport de l'Asie à la France*, où se reconnaissent Bouddha, Confucius et Krishna. Salon où se tenaient il n'y a pas si longtemps – et maintenant rangés dans quelles réserves de la République ? – le fauteuil et le portrait du commissaire général de l'Exposition coloniale internationale de 1931, le maréchal Louis Hubert Gonzalve Lyautey (1854-1934). Un fauteuil en tapisserie de couleurs vives, frappé du sigle RF et du coq gaulois protégeant ses colonies, l'éléphant et le chameau. Un portrait en grand uniforme, drapé d'une djellaba, du maréchal dont la carrière se déroula tout entière sous l'œil des photographes de la propagande journalistique et militaire, jusqu'en lisière du Sahara aux côtés du père de Foucauld. Le maréchal avait été sorti *in extremis* de sa retraite familiale de Thorey (Meurthe-et-Moselle) pour mettre en application sa devise *The soul's joy lies in doing* (la joie de l'âme est dans l'action) et organiser l'événement pour lequel fut construit ce palais cette année-là, comme vous pouvez le lire au-dessus de la porte du vestibule sur la dentelle de ferronnerie : « Le 6 mai 1931, cet édifice a été inauguré par Gaston Doumergue, président de la République/Paul Reynaud étant ministre des Colonies/le maréchal Lyautey commissaire général/de l'Exposition coloniale internationale. »

### **La France au centre des cinq continents**

Maintenant vous entrez dans la salle des fêtes où, pile au centre, sur le mur du fond, également peinte à fresque, altière, la France se dresse sur la terre, entre mer et ciel, tournée vers la droite, de profil, sous les traits d'une femme brune à la peau mate. La République frottée à tous les soleils de la planète, encapuchonnée d'un manteau rouge, doublé d'hermine, qui laisse largement apparaître la robe à l'antique d'un blanc immaculé sous laquelle se devinent les hanches fortes, fécondes, la France pacificatrice, une colombe dans la main gauche, donnant la main à une autre femme brune et puissante, vraisemblablement l'Europe.

Les pieds de la France perdus dans les pampres où un angelot frisé blond, une branche d'olivier à la main, agite son petit corps rose, un phylactère déroulé au sol, vide de toute écriture, vierge de l'histoire sans doute encore à tracer mot après mot, ou bien d'une histoire indicible, ou bien encore d'une histoire aux lettres déjà effacées.

Abritée, la France, sous un dais de feuillage où roucoulent des colombes tandis que, telles des apparitions, suspendues dans un ciel très bleu, un ciel bleu roi, les caravelles s'avancent, toutes voiles dehors, blanches comme des fantômes, dans une infinie lenteur parmi les arbres de la jungle, au ras du fleuve, telles que purent les voir arriver les natifs au détour d'un méandre du fleuve boueux, glissant lentement sur le fleuve immobile, les natifs pris entre l'effroi et l'émerveillement, un premier navire, puis deux, puis trois. L'incroyable apparition

qui changea l'infinie face plate de la terre en une minuscule boule bleue à peine grosse comme le poing roulant dans l'infini bleu nuit du ciel.

En bas à gauche, l'Océanie, sensuel corps cuirassé de cuivre aux cheveux d'algues, allongée sur un cheval marin blanc, le ventre bombé, drapée dans un paréo jaune tatoué de fleurs de tiaré d'où émerge une longue jambe cuivrée et fléchie. À droite, l'Amérique, également portée par un cheval marin, sous les traits non pas d'une Indienne, mais d'une fille des puritains venus de l'autre côté de l'océan, blonde permanentée tout juste sortie d'un de ces temples de la beauté où les New-Yorkaises rendaient alors leur culte au moi. Corps élancé, élastique, sportif, à la peau rose, sanguine, enveloppé dans un drapé bleu d'où surgit un bloc de gratte-ciel blancs à la façon d'une maquette en plâtre, une grisaille aux ombres bleutées – à l'extrémité du drap bleu, un pied relevé émerge, également rose.

En haut à gauche de la France, voici l'Asie, fière idole aux bras multiples abritée sous un riche parasol à franges, au corps de bronze doré paré de bijoux dorés, juchée sur un éléphant blanc caparaçonné d'or et de pourpre, fixant dans les yeux un énorme serpent naja vert bronze, suivie de deux porteuses aux seins de bronze nus tenant sur la tête de hauts arrangements de comestibles, gâteaux ou fruits à la manière de pièces montées, à l'arrière-plan desquels vous pouvez entrevoir des fragments de drapeaux avec leurs hampes, elles-mêmes précédées, les porteuses, d'une bayadère, le casque d'or retroussé à l'endroit du cou, surmonté d'un couronnement de stûpa doré, le corps gainé de noir et partiellement cuirassé d'or, les seins protégés de globes ouvragés d'où partent vers la ceinture d'or trois chaînes orfévrees, la main droite posée sur la hanche, la main gauche déployant un éventail de plumes blanc immaculé.

En haut à droite de la France, voici l'Afrique au corps d'ébène, abritée sous une large feuille de la forêt d'aloès, de palmiers et d'euphorbes. Elle est puissante, musculeuse, nue à l'exception d'une mince ceinture jaune et d'une cape rose, moussue, coiffée de plumes blanches, une énorme boucle d'oreille suspendue au lobe, allongée sur un éléphant lui-même noir, orné de tissus aux motifs géométriques noirs et rouges à pompons blancs, suivie de porteuses aux seins d'ébène nus tenant sur la tête des Calebasses, des pots garnis de plantes et de statuettes, l'une un enfant dans le dos, s'avancant dans la jungle d'où émerge une énorme fleur rose chair dont on peut apercevoir l'intérieur des corolles d'un rose plus foncé, vif, sanguin.

Ensuite, de part et d'autre de la France, voici que la République se déploie, se dédouble, se fragmente, toujours vêtue de rouge. Sous les traits de la Science compas à la main, le globe terrestre en son giron, d'austères ouvrages à ses pieds. Sous les traits de l'Art puis de la Justice les yeux bandés, massive, un gigantesque glaive pointé en terre sur lequel s'enroule un énorme serpent, à ses pieds un cactus, d'où émerge une tête de bison sur fond de caravelles blanches toutes voiles déployées. Puis sous les traits de la Paix, blonde à serpe d'or, un amour blond aux ailes d'or sur l'épaule, à ses pieds un négrillon amoureusement dressé vers elle, également sur fond de caravelles. Puis sous les traits de la Liberté, puissante, drapée de blanc, une jambe nue en avant, les bras tendus vers le haut faisant se dresser les seins sous le drap, le manteau rouge et l'abondante chevelure noire soulevée par un grand vent, sur fond de cheval blanc aux ailes d'or. Puis sous les traits du Travail, cette fois solide paysanne ou ouvrière conduisant un bœuf par un mince ruban torsadé, appuyée sur une masse, encadrée d'une gerbe de blé doré et d'une ruche d'abeilles sur fond de vigne et de caravelles. Enfin, sous les traits de l'Industrie, une fileuse, et du Commerce, une balance à la main. Toutes incarnations projetées à fresque sur les murs de cette salle des fêtes en hommage à la France pour ainsi dire centre de l'univers.

## Cosmologie coloniale

1931. L'Exposition coloniale internationale. Mise en scène du double mouvement, du va et vient entre la métropole et ses colonies, l'œuvre réalisée par la France dans son empire en symétrie de l'apport des colonies à la métropole, la vaste construction en images visible à la Porte dorée exalte toujours ce grand flux et reflux en une figuration des mouvements planétaires que les vivants d'alors écoutaient comme la respiration naturelle du monde : la France pile au centre, renfermée dans le sanctuaire de cette salle des fêtes, la fresque dite *L'apport de la France à l'Outre-Mer* ou parfois *La France et les cinq continents* en pendant des compositions des deux salons, *L'apport de l'Afrique à l'Occident* et *L'apport de l'Orient à l'Occident*.

Visions spirituelles reprises pour ainsi dire en grand et incarnées dans le travail, la production et le commerce sur le relief en pierre taillée de la façade, toutes scènes où s'imisce le souvenir des parties du monde faisant hommage de leurs richesses telles qu'elles figuraient aux murs de l'escalier des ambassadeurs, au château de Versailles. Telles que vous pouvez les voir encore au couronnement de la cour de marbre, les animaux des quatre parties rapportés et enfermés dans la ménagerie, au centre de l'univers, à Versailles, les plantes des quatre parties rapportées et acclimatées au jardin du roi – au centre de cette partie que les Anciens avaient appelé Europe, du nom de la déesse à la peau blanche et veloutée, enlevée de son rivage par le taureau blanc aux cornes en croissant de lune, emmenée par-delà la mer tandis que ses frères partis à sa recherche fondaient, là où leur pied se posait, des colonies.

Dès 1935, quatre ans après la fermeture des portes de l'Exposition coloniale internationale, le musée rebaptisé Musée de la France d'Outre-Mer est confié à l'écrivain et critique d'art natif de la Réunion Ary Leblond, lauréat du prix Goncourt 1909 pour son roman au titre adverbial à la manière de Joris-Karl Huysmans et national à la manière de Maurice Barrès : *En France*. Les collections déroulaient le phylactère d'une histoire qui s'ouvrait sur la galerie des ancêtres. Un défilé de figures réincarnées qui suit les unes dans les autres depuis Godefroy de Bouillon (1058-1100), chef de la première croisade et souverain du royaume de Jérusalem, jusqu'au maréchal Lyautey, qui avait fini par décéder dans sa solitude de Thorey en Meurthe-et-Moselle. Défilé permanent et alors inachevé où les figures venaient s'ajouter les unes aux autres – dernière en date, celle du général Leclerc de Hautecloque, après reprise en main de l'Indochine, comme on disait.

## Tourner la page ?

Puis vint le temps du reflux, de la Corrèze avant le Zambèze, où le film colonial se rembobina avec une barbare symétrie, les assauts sanglants des débuts – Algérie 1830, Pékin 1860, Dahomey 1892 – changés en retraits affolés et non moins sanglants – Sétif 1945, Haiphong 1946, Madagascar 1947 –, toutes dates mentionnées à titre d'échantillons. Alors s'effacèrent au musée de la Porte dorée les couchers de soleil orientalistes réapparus seulement bien plus tard à la gare d'Orsay, oubliés les poèmes de José Maria de Heredia et des poètes dits « des îles », relégués aux réserves et jusqu'à ce jour réapparues nulle part les peintures de l'école indochinoise, démonté le suave salon Paul et Virginie, rendues à leurs propriétaires les bonbonnières aux dessins d'oiseaux chamarrés, remisés les meubles de Pondichéry où s'était étendue l'extravagante compagne de Joseph François Duplex, la bégum Jeanne, repliés aussi les graphiques, les statistiques qui prouvaient combien tout cela, l'aventure, l'empire, avait été au total et tous comptes faits, une bonne affaire.

Au tournant des années 1960, sous l'impulsion de l'ex-jeune homme désenchanté qui rêva d'incarner l'histoire, André Malraux, alors devenu ministre à grosses lunettes qu'il balançait

au bout du bras tel un oiseau mort et promoteur de la religion de l'art au panthéon de laquelle il acheva d'annexer les statues, les masques, les poids de mesure, les reliquaires et les cimiers de chefs venus dans les bagages des explorateurs, des administrateurs et des tirailleurs aux casques en moelle d'aloès, le palais se mua en Musée des arts africains et océaniques.

Tandis que l'empire s'effritait, qu'il s'effondrait sur lui-même, que la carte tachée de rose se craquelait, qu'éclataient les bombes de l'OAS, qu'un million de pieds noirs choisissaient entre le cercueil et une ultime traversée de la Méditerranée, et que dans le froid d'une station thermale au nom d'eau minérale les dirigeants du FLN mal à l'aise dans leurs pardessus trop grands mettaient fin à l'aventure, tandis que les statuettes, les masques et les cimiers de chefs se déployaient aux murs et sous les vitrines, dans le plus profond du ventre du Musée permanent des colonies ne demeurait plus de cette permanence que l'aquarium. De sorte que – ironie du sort comme on dit – la fluidité biologique, animale, les taches colorées, bleues, jaunes, rouges des poissons tropicaux se montrent plus efficaces contre les assauts du temps que la mise en scène des œuvres de civilisation. Est-ce parce qu'en arrière-pensée de la conquête coloniale se nichait la quête d'un jardin au goût de paradis que le musée reçut un aquarium, ou bien par cette association entre *artificialia* et *naturalia* qui prévalait déjà dans les cabinets de merveilles médiévaux, dissociation en vertu de laquelle tout musée cache toujours un zoo ?

Comme si l'altièrre figure de la France qui se dresse à l'étage au-dessus, pile au centre, entre terre et ciel parmi les caravelles aux voiles immaculées, trouvait ici, dans les entrailles moites du sanctuaire, sa nourriture sacrée à la mode de ces déesses qu'il faut amadouer par des offrandes consommables, tels ces six crocodiles au fond de leur fosse, dont rochers et végétaux figurent un improbable paysage africain. De même qu'à l'étage au-dessus l'altièrre figure de la France rayonne sur les quatre parties du monde dans un paysage de jungle peint, par une inversion infernale, à cet étage inférieur tout autour de la fosse aux crocodiles s'alignent aux vitrines phosphorescentes des poissons et autres créatures marines venues d'Océanie, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique. Les quatre continents.

### **Histoire fille de mémoire**

La roue tourne. Une histoire prend fin. Une autre commence. Déjà il n'y a plus d'ici ni d'ailleurs. La boule bleue devenue une seule et même banlieue sans fin. Les caravelles aux voiles immaculées ont depuis longtemps fait naufrage ou sont rentrées au port et les vivants, sur la croûte de la boule bleue, errent à la périphérie de peu ou prou la même mégalopole, les yeux fixés devant les peu ou prou identiques récits imagés en feuilletons véhiculés par satellites. Le phylactère saturé. Et pourtant. Les statuettes aux yeux démesurés sertis de coquillages, aux bouches ouvertes et chargées de graisse, aux visages tordus hérissés de plumes, s'en sont allées vers le Musée des arts et civilisations du quai Branly, lui-même organisé selon les quatre parties, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique dédoublée en nord et sud, autour du centre vide, la vieille Europe à la peau veloutée, dans l'attente d'un partage enfin équitable des ancêtres sur la surface de la boule bleue.

Voici que s'avance la Cité nationale de l'histoire de l'immigration. « Leur histoire est notre histoire », affirme le slogan programmatique du lieu de mémoire dans sa nouvelle métamorphose. Flux et reflux. Qui c'est, « eux » ? Qui c'est, « nous » ? Qui donc est sujet de l'histoire ? Et de la mémoire ? Car si vous jugez qu'un homme est un homme, alors tous les ancêtres se rassemblent, tous les fantômes figés dans l'orgie du passé à toucher du regard à travers les vitrines d'un musée enfin délié du « eux » et du « nous ». Un musée vide, qui sait ? Dans cette attente, la  *cité*  à naître en 2006 recouvrira de ses expositions d'écrans vidéo et de toiles imprimées les fresques d'un temps où la planète vivait le temps colonial au présent. C'était juste avant. Avant nous. Aucun bâtisseur d'empire hier, aucun responsable politique

aujourd'hui n'aurait imaginé laisser le Palais des colonies simplement offert à la visite des générations dans sa grandeur architecturale, décorative et mémorielle, laissée au temps qui passe à l'image de cette locomotive de grande allure que le poète André Breton souhaitait voir livrée durant des années au délire de la forêt vierge en un monument à la gloire et au désastre ?

Le Palais des colonies. Un monument à la gloire et au désastre. L'histoire qui se racontera à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration aura sans doute l'illusion de maîtriser les temps anciens et sera pleine d'idées sur le temps présent. Sur « leur » histoire et « notre » histoire. Puis un jour, les surprises de la mémoire rejailliront ici ou là, car la mémoire est une vieille dame qui demande de temps à autre à ses filles d'envoyer ses images aux vivants : pile au centre, altière, la France se dressait alors sur la terre...

Arnauld Le Brusq – Ce texte est une variante du chapitre « L'Adieu aux colonies » de *Monuments* et a été d'abord publié dans *La Fracture coloniale*, dir. Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, éditions La Découverte, 2005, p. 255-261.